

**Le chemin oublié comme forme symbolique : analyse  
sémiotique, symbolique et herméneutique du titre  
*Ay abrid ttun medden* de Lounis Aït Menguellet**

الطريق المنسي بوصفه صيغة رمزية: تحليل سيميائي ورمزي  
وتأويلي لعنوان Ay abrid ttun medden للونيس آيت منقلات

**The Forgotten Path as a Symbolic Form: A Semiotic, Symbolic, and  
Hermeneutic Analysis of the Title *Ay abrid ttun medden* by Lounis  
Aït Menguellet**

MOUSSA IMARAZÈNE

Université Mouloud Mammeri, Tizi-Ouzou et CRCLA-Béjaia  
Boulevard Krim Belkacem, 15000, Tizi-Ouzou, Algérie

[moussa.imarazene@ummtto.dz](mailto:moussa.imarazene@ummtto.dz)

<https://orcid.org/0009-0008-4569-7362>

Date de réception	Publication numérique	Archivage ASJP
13/11/2025	20/04/2026	05/05/2026

**Référence électronique**

Moussa Imarazène, « Le chemin oublié comme forme symbolique : analyse sémiotique, symbolique et herméneutique du titre *Ay abrid ttun medden* de Lounis Aït Menguellet », Aleph [En ligne], Vol 13 (2) | 2026, mis en ligne le 20 avril 2026. URL : <https://aleph.edinum.org/16200>

**Référence papier (archivage Asjp)**

Moussa Imarazène, « Le chemin oublié comme forme symbolique : analyse sémiotique, symbolique et herméneutique du titre *Ay abrid ttun medden* de Lounis Aït Menguellet », Aleph, Vol 13 (2) | 2026, 93-110.

© Auteur(s), 2026. Les auteurs conservent leurs droits.

Article diffusé en accès ouvert sous licence Creative Commons Attribution 4.0 International  
— CC BY 4.0, sauf mention contraire portée sur la page de publication.



---

## Résumé

Le présent article propose une lecture sémiotique, symbolique et éthico-philosophique du titre *Ay abrid ttun medden* de Lounis Aït Menguellet. L'étude prend appui sur la théorie du paratexte, l'herméneutique et les travaux consacrés à la mémoire collective afin de montrer que ce titre ne constitue pas une simple désignation, mais un véritable opérateur d'interprétation. Le mot *abrid* y est appréhendé comme une forme condensée où se rencontrent l'espace, la norme, la mémoire, la communauté et l'orientation axiologique. Le syntagme *ttun medden* déplace cette valeur vers une problématique de l'oubli, de l'effacement des traces et de la fragilisation des médiations symboliques qui structuraient la société kabyle. Le rapprochement ponctuel avec *Les chemins qui montent* de Mouloud Feraoun permet, par contraste, de mieux faire ressortir la singularité du texte d'Aït Menguellet : chez Feraoun, le chemin demeure pris dans une dynamique d'ascension difficile ; chez Aït Menguellet, il devient le lieu d'une mémoire menacée et d'une interpellation adressée au présent. L'article soutient ainsi que le titre étudié condense une méditation sur la transmission, la responsabilité collective et les conditions éthiques d'un rapport juste à l'héritage.

---

## Mots-clés

titre littéraire, paratexte, mémoire collective, Kabylie, Aït Menguellet, symbolique du chemin, herméneutique

---

## الملخص

تسعى هذه الدراسة إلى تقديم قراءة سيميائية ورمزية وأخلاقية-فلسفية لعنوان « *Ay abrid ttun medden* » للونيس أيت منقلات. وتنطلق من نظرية العتبات ومن التأويلية ومن أعمال الذاكرة الجماعية لإبراز أن العنوان لا يؤدي وظيفة التسمية فحسب، بل يشتغل بوصفه جهازا تأويليا مكثفا. لفظة *abrid* لا تحيل إلى الطريق في بعده المكاني فقط، بل تجمع أيضا بين المعنى القيمي والمعياري والذاكري والجماعي؛ في حين ينقلها المركب *ttun medden* إلى أفق النسيان وطمس الأثر وتآكل الوسائط الرمزية التي كانت تؤطر المجتمع القبائلي. كما يسمح التذكير المقارن برواية *Les chemins qui montent* لمولود فرعون بإبراز خصوصية عنوان أيت منقلات : فبينما يرتبط الطريق عند فرعون بصعود شاق، يصبح عند أيت منقلات موضع ذاكرة مهددة ونداء موجه إلى الحاضر. ومن ثم يخلص المقال إلى أن هذا

العنوان يختزل تأملا عميقا في النقل بين الأجيال، وفي المسؤولية الجماعية، وفي الشروط الأخلاقية لعلاقة عادلة بالموروث.

---

## الكلمات المفتاحية

العنوان الأدبي، العتبات، الذاكرة الجماعية، القبائل، آيت منقلات، رمزية الطريق، التأويلية

---

## Abstract

This article offers a semiotic, symbolic, and ethico-philosophical reading of the title *Ay abrid ttun medden* by Lounis Aït Menguellet. Drawing on paratext theory, hermeneutics, and studies of collective memory, it argues that the title is not merely a label but a dense interpretive device. The word *abrid* is examined as a condensed form in which space, norm, memory, community, and axiological orientation converge. The phrase *ttun medden* shifts this semantic potential toward oblivion, the erasure of traces, and the weakening of symbolic mediations that once structured Kabyle society. A brief comparison with Mouloud Feraoun's *Les chemins qui montent* helps bring out the singularity of Aït Menguellet's poetics: whereas Feraoun's path still belongs to a difficult dynamic of ascent, Aït Menguellet's path becomes the place of threatened memory and an address to the present. The article therefore contends that the title condenses a meditation on transmission, collective responsibility, and the ethical conditions of a just relation to inheritance.

---

## Keywords

literary title, paratext, collective memory, Kabylia, Aït Menguellet, symbolism of the path, hermeneutics

## Introduction

En littérature, le titre n'est jamais un simple ornement liminaire. Il nomme, certes, mais il oriente aussi la lecture, anticipe un horizon d'attente, redistribue les régimes d'attention et ouvre un espace interprétatif où se jouent, avant même l'entrée dans le texte, certaines décisions herméneutiques majeures. Il constitue, au sens fort, un seuil. C'est pourquoi l'étude des titres littéraires ne relève pas d'une curiosité marginale : elle engage une réflexion sur les modalités de l'accès au sens, sur la scène première où se négocie la relation entre le lecteur, l'œuvre et la mémoire culturelle qui les traverse.

Le cas du titre « *Ay abrid ttun medden* » de Lounis Aït Menguellet est, de ce point de vue, particulièrement fécond. Par sa brièveté même, il concentre un faisceau de tensions sémantiques qui dépasse de loin la simple désignation d'un espace de circulation. Le mot *abrid* renvoie tout à la fois au sentier, à la voie, à l'orientation, à la conduite, à l'itinéraire et, plus profondément, à une manière d'habiter le monde. L'ajout du segment *ttun medden* infléchit cependant cet horizon vers l'oubli, la déprise, la déliaison entre les hommes et ce qui, autrefois, ordonnait leurs parcours, leurs gestes et leurs appartenances. Dès lors, le titre se laisse lire comme la condensation d'un drame culturel : non seulement l'abandon de certains chemins matériels, mais aussi l'effacement progressif des médiations symboliques qui faisaient tenir ensemble un monde social.

La présente étude se concentre sur l'œuvre de Lounis Aït Menguellet. Le rapprochement ponctuel avec *Les chemins qui montent* de Mouloud Feraoun permet d'éclairer, par contraste, certaines propriétés du titre étudié, sans déplacer le centre de gravité de l'analyse. Cette focalisation répond à la logique même du corpus : le titre d'Aït Menguellet concentre, à lui seul, une matière sémiotique, symbolique et herméneutique suffisamment riche pour fonder une lecture autonome. Le recours à Feraoun intervient donc comme point d'appui critique, et non comme un second objet d'analyse à part entière.

L'hypothèse générale est la suivante : le titre *Ay abrid ttun medden* fonctionne comme un dispositif sémiotique complexe où se croisent une poétique de la mémoire, une critique de l'oubli collectif, une méditation sur la communauté et une interrogation éthique sur les conditions d'une transmission juste. Autrement dit, le « chemin » n'y renvoie pas seulement à un référent topographique ; il devient le support d'une pensée du lien, de la trace, de la responsabilité et de l'orientation axiologique. À travers lui, c'est toute une anthropologie du rapport au passé, au présent et au commun qui se trouve mise en jeu.

Notre démarche s'inscrit à l'intersection de la poétique du paratexte, de la sémiotique des formes symboliques et de l'herméneutique. Les propositions de Gérard Genette sur le seuil, les réflexions de Leo H. Hoek et de Max Roy sur la fonction du titre, les analyses de Paul Ricœur sur la métaphore, l'identité et

l'oubli, les travaux de Maurice Halbwachs et de Pierre Nora sur la mémoire collective, ainsi que les études de Lakoff et Johnson sur les métaphores d'orientation, constituent ici des appuis théoriques essentiels. Il ne s'agit pas de juxtaposer mécaniquement ces références, mais de les mobiliser comme instruments de clarification pour mieux saisir la singularité du titre étudié.

## 1. Le titre littéraire comme seuil sémiotique et herméneutique

### 1.1. Statut paratextuel du titre

Dans *Seuils*, Genette définit le paratexte comme cette zone de transaction entre le dedans et le dehors de l'œuvre, sans laquelle le texte ne circule pas, ne se présente pas et ne s'offre pas à la lecture dans un régime stable d'identification. Le titre est l'un des lieux majeurs de cette médiation. Il n'est pas un supplément accessoire : il participe à l'existence sociale du texte et configure, par avance, certains modes de son intelligibilité.

« Le paratexte est cette zone indécise entre le dedans et le dehors de l'œuvre, zone non seulement de transition, mais de transaction »  
(Genette, 1987, p. 8).

On comprend, dès lors, que la lecture d'un titre ne saurait se réduire à une opération de repérage nominal. Le titre est déjà un acte de langage adressé à autrui. Il identifie l'œuvre, mais il fait plus : il la qualifie, l'expose, la promet, l'enveloppe d'un halo d'attentes. Il peut annoncer, dérouter, séduire, condenser, masquer, réfracter ou déplacer le contenu qu'il semble seulement désigner. Entre le texte et le lecteur, il joue le rôle de premier médiateur herméneutique.

Dans le cas étudié ici, cette médiation est particulièrement intense parce que le titre s'articule autour d'un syntagme bref, fortement imagé, syntaxiquement simple, mais sémantiquement ouvert. La simplicité de la forme accroît la densité de lecture. Plus le titre est ramassé, plus il appelle un dépliement interprétatif. C'est précisément ce qui se joue dans *Ay abrid ttun medden* : derrière l'évidence apparente des mots se déploie une stratification de valeurs spatiales, historiques, mémorielles, morales et anthropologiques.

Le titre doit donc être envisagé à la fois comme unité linguistique, comme seuil éditorial et comme scène initiale d'interprétation. À ce triple niveau, il engage l'œuvre dans une économie de lecture. Il fournit un nom, mais il pose aussi une problématique. Le lecteur n'entre pas dans le texte à partir de rien : il y entre à partir d'un appel, d'une promesse et d'une orientation. Dans bien des cas, cette orientation demeure relativement stable. Dans d'autres, elle produit d'emblée une énigme. Or l'efficacité du titre de Lounis Aït Menguellet tient précisément à l'équilibre subtil entre lisibilité immédiate et profondeur opaque.

## 1.2. Fonctions du titre : identité, suggestion, symbolisation

Les travaux consacrés au titre littéraire ont montré que celui-ci exerce simultanément plusieurs fonctions. Hoek insiste sur sa dimension pragmatique ; Roy souligne ses effets de lecture ; Eco, dans une perspective plus large, rappelle que toute entrée dans le texte suppose une coopération interprétative. Ces apports convergent : le titre agit, et son action ne se réduit jamais à l'étiquetage.

« Des lecteurs affirment avoir choisi ou acheté un livre pour son titre, pour son attrait en soi ou pour sa notoriété » (Roy, 2008, p. 5).

Une première fonction est identitaire. Le titre individualise l'œuvre, la stabilise dans l'espace social, permet sa circulation, sa mémorisation et sa reconnaissance. Il devient parfois si saillant qu'il finit par évoquer l'auteur lui-même ; certains titres deviennent presque des noms propres secondaires. Une deuxième fonction est descriptive : le titre peut indiquer un personnage, un lieu, un objet, un événement, un cadre temporel ou un motif central. Une troisième fonction est suggestive : le titre intrigue, fait naître une attente, suspend le sens, et provoque l'activité interprétative avant même l'ouverture du texte. Enfin, une quatrième fonction, capitale pour notre étude, est symbolique : le titre dépasse alors la désignation littérale pour faire signe vers un ordre plus profond de significations.

Ces fonctions ne s'excluent pas. Elles se superposent, se hiérarchisent et se réorientent selon les textes. Un titre peut être à la fois identifiant, suggestif et symbolique. Il peut être transparent à un premier niveau et profondément opaque à un second. C'est en cela qu'il constitue un lieu privilégié pour l'analyse sémiotique. Le titre *Ay abrid ttun medden* réalise précisément cette co-présence : il désigne un chemin, mais ce chemin n'est ni un simple lieu ni un simple décor ; il agit comme le support d'une pensée du monde, de la mémoire et de la conduite.

Ajoutons qu'un titre littéraire acquiert, avec le temps, une valeur mémorielle propre. Détaché du texte, il circule parfois dans l'espace culturel comme une formule autonome, chargée d'affects et d'échos. Le titre peut alors devenir une capsule de mémoire collective. Cette propriété vaut particulièrement pour les œuvres fortement inscrites dans un imaginaire communautaire. Dans la chanson de Lounis Aït Menguellet, le titre ne se contente pas d'introduire un texte : il réactive un univers d'expériences partagées, de références spatiales et de sensibilités historiques. Sa performativité symbolique tient en grande partie à cette mémoire préalable qu'il réveille chez ses destinataires.

## 2. Analyse du titre *Ay abrid ttun medden*

### 2.1. Le motif du chemin : contrepoint avec *Les chemins qui montent*

Le rapprochement avec *Les chemins qui montent* de Mouloud Feraoun garde une réelle pertinence, à condition de ne pas déplacer le centre de l'analyse. Les

deux titres mobilisent le motif du chemin, et cette isotopie commune permet un jeu de contraste. Chez Feraoun, le chemin est d'abord associé à la difficulté de l'ascension. Il figure la pente, l'effort, l'épreuve, le passage ardu entre les contraintes du milieu et le désir d'une élévation possible. Le chemin y demeure actif; il est rude, mais il est encore emprunté. Chez Aït Menguellet, au contraire, la difficulté ne réside pas seulement dans la pente ou l'obstacle: elle réside dans l'oubli même du chemin. Le motif ne renvoie plus prioritairement à l'effort de monter, mais à la dépossession d'une voie devenue invisible ou négligée.

Cette différence n'est pas secondaire. Elle engage deux régimes de temporalité. Dans le titre de Feraoun, le mouvement reste prospectif: on va vers, on tente de gravir, on mesure l'âpreté d'un avenir possible. Dans celui d'Aït Menguellet, le mouvement devient rétrospectif et réflexif: on se tourne vers ce qui a été délaissé, on interroge la perte, on constate l'effacement d'une orientation autrefois structurante. Le «chemin oublié» n'est pas le simple envers du «chemin qui monte»; il déplace la problématique du côté de la mémoire, de la transmission et de la responsabilité historique.

Ce contrepoint permet de mieux cerner la spécificité du titre d'Aït Menguellet. Là où l'œuvre de Feraoun laisse encore ouverte la scène de la progression, celle d'Aït Menguellet pose d'emblée la question de la rupture entre les hommes et leurs propres médiations symboliques. La difficulté n'est plus uniquement de marcher; elle est de savoir qu'il existait un chemin, de se souvenir qu'il portait un ordre du monde, et de mesurer le prix de son abandon. En ce sens, la comparaison éclaire moins une parenté qu'une divergence profonde: d'un côté, la topographie d'une ascension sociale et morale; de l'autre, l'archéologie d'une mémoire menacée.

## 2.2. Décomposition sémiotique du syntagme : apostrophe, voie, oublié, communauté

La richesse du titre apparaît avec une netteté accrue lorsque l'on prend au sérieux chacun de ses composants. Le premier élément, *Ay*, introduit une dimension apostrophique essentielle. Cette particule d'appel n'est pas neutre. Elle instaure une adresse. Le chemin n'est pas simplement mentionné: il est interpellé. Cette interpellation confère au titre une tonalité lyrique, élégiaque et quasi dialogique. Le chemin devient un interlocuteur symbolique, un témoin silencieux auquel la voix s'adresse comme à une présence susceptible de répondre, fût-ce par le seul rappel des traces qu'il a portées.

Le second terme, *abrid*, concentre à lui seul une pluralité de valeurs. Pris au sens dénotatif, il renvoie au chemin, au sentier, à la voie de circulation. Mais son potentiel sémantique est plus vaste. Dans de nombreuses cultures, et singulièrement dans les langues où l'expérience collective est profondément liée à la marche, au relief, à l'orientation et à la transmission orale, la «voie» ne désigne pas seulement un tracé dans l'espace; elle désigne aussi une manière de se conduire, un

principe d'orientation, une méthode, un art de cheminer et, parfois, une norme tacite de coexistence. Lire « *abrid* » uniquement comme une donnée topographique reviendrait donc à rabattre le titre sur sa couche la plus superficielle.

Le segment *ttun medden* introduit, quant à lui, une fracture. Il n'y a pas simplement chemin ; il y a chemin oublié. L'oubli n'est pas ici un accident purement cognitif. Il fonctionne comme un opérateur de désaffiliation. Oublier le chemin, c'est interrompre la relation à ce qui faisait tenir ensemble des pratiques, des savoirs, des valeurs et des formes d'appartenance. En outre, l'ajout de *medden* généralise le phénomène : l'oubli n'est pas celui d'un individu isolé, mais celui des hommes, des gens, de la communauté dans son extension ordinaire. Le titre déplace ainsi la plainte vers une scène collective. L'enjeu n'est pas seulement biographique ; il est civilisationnel à l'échelle d'un monde vécu.

Une autre propriété du titre mérite ici d'être soulignée : sa syntaxe très ramassée produit un effet de densité herméneutique. Il n'explicite ni les causes de l'oubli ni ses conséquences. Il n'indique pas davantage quelle action il conviendrait d'entreprendre. Cette réserve est décisive. Parce qu'il ne ferme pas le sens, le titre oblige le lecteur ou l'auditeur à l'ouvrir. Il appelle cela un travail d'inférence. Qui a oublié ? Qu'a-t-on oublié exactement ? Le chemin comme tracé matériel ? Le chemin comme règle de vie ? Le chemin comme mémoire des ancêtres ? Le chemin comme voie de justice ou de dignité ? Le titre vaut précisément par cette économie du dit qui intensifie le non-dit.

Sur le plan symbolique, le chemin peut être envisagé comme un support de traces. Un chemin n'est jamais une pure abstraction : il est fait d'usages répétés, de passages, de retours, d'empreintes, de gestes et de récits. Il garde la mémoire des corps qui l'ont pratiqué. Lorsqu'un chemin est oublié, ce n'est donc pas seulement un espace qui se perd ; c'est une archive incarnée qui s'efface. L'apostrophe initiale prend alors tout son relief : la voix s'adresse au chemin comme à un dépositaire de mémoire, à un témoin matériel de la vie collective.

La formule de Ricoeur (1975, p. 283), « Le symbole donne à penser », aussi brève que décisive, éclaire parfaitement le statut du titre étudié. Le chemin oublié n'est pas seulement une image suggestive ; il est un symbole au sens fort, c'est-à-dire une forme qui oblige à penser au-delà de ce qu'elle montre immédiatement. Le symbole ne livre pas un sens univoque : il ouvre une profondeur d'interprétation. C'est pourquoi le titre d'Aït Menguellet demeure si fécond. Il ne dit pas seulement qu'un chemin a été oublié ; il met en branle une réflexion sur la perte, la fidélité, la trace, la dette envers les générations antérieures et la possibilité d'une reprise. En ce sens, la symbolique du chemin relève moins d'une imagerie décorative que d'une véritable dynamique herméneutique.

Il faut également souligner la dimension quasi testimoniale du chemin. Dans l'économie symbolique du titre, le chemin apparaît comme ce qui a vu passer les hommes, entendu leurs paroles, enregistré leurs différends, accompagné leurs

travaux, leurs échanges et leurs alliances. L'oubli du chemin prend alors une portée plus grave : il revient à oublier l'un des témoins muets du monde communautaire. L'adresse poétique faite au chemin s'apparente, de ce point de vue, à une convocation de la mémoire matérielle. Le lieu n'est plus un simple support ; il devient témoin, et c'est précisément parce qu'il témoigne sans parler que la parole poétique est requise pour le faire advenir à nouveau dans l'espace du sens.

Le titre rend ainsi perceptible un phénomène essentiel : la matérialité de l'espace peut devenir une forme de mémoire sociale. Ce que les communautés n'écrivent pas toujours dans les livres, elles l'inscrivent parfois dans les chemins, les seuils, les places, les fontaines, les parcours du quotidien. En nommant le chemin oublié, Aït Menguellet nomme à la fois un lieu et un monde ; il nomme un tracé et la civilisation ordinaire qui l'a rendu nécessaire.

### **2.3. Le singulier *abrid* : de l'unité grammaticale à la pluralité des expériences**

L'un des traits les plus féconds du titre réside dans l'emploi du singulier : « *abrid*. ». Ce singulier n'est pas un simple accident morphologique. Il concentre une stratégie de signification. À première vue, il unifie ce qui pourrait être multiple : il donne à penser qu'il existe un chemin principal, une voie structurante, peut-être même une direction normative commune. Toutefois, cette unité grammaticale recouvre une pluralité d'expériences. Le chemin singulier peut être lu comme la synecdoque de tous les chemins vécus par la communauté, tant matériels et symboliques qu'individuels et collectifs.

Cette tension entre le singulier de la forme et le pluriel des usages est essentielle. Le chemin unique n'efface pas la diversité des parcours ; il la recueille sous une figure condensée. Il peut renvoyer au sentier qui mène au village, à la voie qui traverse l'espace communautaire, au parcours vers la fontaine, la rivière, les champs, la montagne, le marché, la place d'assemblée. Il peut aussi désigner, en un sens plus abstrait, les règles implicites qui orientaient le comportement individuel et collectif, l'art d'entrer en relation, de régler les conflits, de donner sa parole et de la tenir. Le singulier du mot n'abolit donc pas la pluralité du vécu ; il l'élève à une forme symbolique commune.

C'est à ce point que la lecture du titre gagne en profondeur anthropologique. Le chemin n'est pas seulement ce qu'on emprunte ; il est ce par quoi une communauté se reconnaît comme telle. Les parcours répétés, les lieux reliés, les stations partagées, les gestes routiniers, les rendez-vous, les circulations du travail, de l'entraide, de la fête et du deuil composent une géographie relationnelle. Or, cette géographie n'est pas extérieure au lien social : elle en est l'une des conditions. Oublier le chemin, c'est donc aussi perdre les médiations concrètes par lesquelles la communauté se faisait une expérience sensible d'elle-même.

La topographie que convoque le titre fait affleurer quelques figures majeures de l'espace vécu : la fontaine où se retrouvaient les femmes, la rivière *Asif*, les

champs, les montagnes, la *Tajmaet*, le *Souk*. Chacun de ces lieux n'existe pleinement que relié aux autres par des parcours, et ces parcours dessinent plus qu'un réseau de circulation : ils dessinent un ordre pratique du monde. Le chemin qui mène à la *Tajmaet* ne conduit pas seulement à une place ; il conduit à un mode de régulation des conflits. Le chemin qui mène au *Souk* ne conduit pas seulement à des échanges de biens ; il conduit à une économie de la confiance, de la parole donnée et de l'honneur. Le chemin qui mène à la fontaine ne conduit pas seulement à l'eau ; il conduit aussi à des formes de sociabilité, de chant, de partage et de mémoire orale, telles que les *izlan*.

Dans cette perspective, *abrid* peut être compris comme l'unité symbolique d'un monde relationnel. Le singulier dit moins l'unicité matérielle d'un sentier que l'unité axiologique d'une forme de vie. Le chemin vaut alors comme matrice d'intelligibilité du commun. Il désigne le rapport entre des lieux, mais aussi entre des générations, des pratiques, des valeurs et des affectss. Sa perte n'est pas celle d'un objet isolé ; elle correspond à la désagrégation d'une cohérence vécue.

Le chemin joue, en outre, un rôle de pédagogie silencieuse. Marcher sur un même parcours, le reconnaître, savoir où ralentir, où tourner, où s'arrêter, où saluer, où aider, où se taire, c'est incorporer un savoir pratique qui ne passe pas toujours par l'énoncé explicite. Le corps apprend par le chemin. Les générations plus jeunes ne reçoivent pas seulement des discours sur les valeurs ; elles reçoivent des manières d'habiter l'espace, de s'y déplacer et d'y rencontrer autrui. En ce sens, le chemin est une école diffuse du commun. Son oubli ne prive donc pas uniquement la communauté d'un trajet ; il l'ampute d'un dispositif ordinaire de formation sensible et morale.

Cette perspective permet aussi de mieux comprendre pourquoi le titre touche à la fois au singulier et au collectif. Chaque sujet a ses propres parcours, ses propres bifurcations, ses propres épreuves. Pourtant, il existe des chemins qui ne valent pas seulement pour un individu : ils rendent possible une communauté de pratiques. Le singulier *abrid* peut alors être lu comme l'image d'un destin partagé, non pas au sens d'une uniformité imposée, mais d'une coexistence orientée par des repères communs. Le chemin n'abolit pas la pluralité des vies ; il leur offre une scène d'inscription et de lisibilité.

Il convient enfin de noter que le singulier confère au titre une force méditative particulière. Parce qu'il ne dissipe pas le sens dans une multiplicité descriptive, il oblige à penser l'unité profonde derrière les manifestations diverses. Le lecteur est ainsi conduit à se demander : quel est, en dernière instance, ce « chemin » que les hommes ont oublié ? Est-ce un sentier, une mémoire, une sagesse, une manière d'être ensemble, une orientation de l'existence ? C'est parce que le titre ne choisit pas explicitement entre ces possibilités qu'il les rend toutes disponibles dans un même geste symbolique.

## 2.4. Oubli, mémoire et implications éthiques de la notion de chemin

L'oubli dont il est question dans le titre ne saurait être compris comme un simple déficit de réminiscence. Il pose un problème éthique majeur. Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Ricœur a montré que l'oubli est à la fois menace et condition problématique de toute mémoire vivante. Il n'existe pas de mémoire sans sélection, mais il existe aussi des oublis destructeurs, qui désarment les sujets et les communautés en les séparant de leurs ressources symboliques. Le chemin oublié relève de cette seconde figure : il nomme un oubli qui n'apaise pas, mais délite.

« L'oubli n'est pas seulement une menace ; il reste aussi la ressource offerte par la mise en réserve dont dispose la mémoire vivante »  
(Ricœur, 2000, p. 536).

La citation de Ricœur invite cependant à ne pas rabattre l'analyse sur une nostalgie pure et simple. Si l'oubli est aussi une « mise en réserve », alors le titre d'Aït Menguellat peut être lu non seulement comme un constat de disparition, mais aussi comme un appel à réactiver une mémoire disponible, encore enfouie, encore susceptible d'être réveillée. Le chemin oublié n'est pas nécessairement le chemin aboli. Il peut subsister comme trace, comme possibilité de réappropriation, comme ressource pour une communauté qui chercherait à renouer avec elle-même sans se figer dans l'immobilité.

C'est ici qu'intervient la dimension éthique de la notion de chemin. Un chemin ne vaut pas uniquement parce qu'il vient du passé. Il vaut parce qu'il oriente l'action. Dans de nombreuses traditions symboliques, la voie est l'image d'une conduite juste, d'un ajustement entre le sujet et le monde, entre la décision et la mesure, entre l'individu et le commun. Sous cet angle, l'oubli du chemin signifie l'affaiblissement des formes partagées d'orientation : on ne sait plus très bien comment entrer dans le monde commun, comment s'y tenir, comment y répondre. Le titre pose alors une question décisive : qu'advient-il d'une communauté lorsque les médiations qui orientaient ses pratiques cessent d'être reconnues ?

L'enjeu est éthique au moins en trois sens. D'abord, parce que le chemin renvoie à une normativité pratique. Il ne commande pas de manière abstraite ; il guide silencieusement. Ensuite, parce que l'oubli du chemin affecte les formes de responsabilité intergénérationnelle. Une communauté n'hérite pas seulement de biens ou de récits, mais aussi de voies de passage, de manières de faire, de façons de résoudre les tensions, de modalités d'entraide et d'hospitalité. Lorsque ces voies sont délaissées, la transmission se rompt. Enfin, parce que le chemin engage une certaine idée de la justice ordinaire : justice de la parole tenue, justice de la relation, justice du partage et de la réciprocité.

De ce point de vue, des termes fréquemment associés à l'éthique de la société kabyle – *tiwizi*, *tacemlilt*, *awal*, *nnif*, *tirrugza*, *imyaren*, *imeqqranen*, *imussnawen*

– ne doivent pas être lus comme une simple série lexicale. Ils forment le champ axiologique qui confère du poids au titre. Le chemin oublié est aussi celui qui conduisait à ces formes de vie, ou plutôt celui par lequel ces formes de vie demeuraient praticables. Il ne s'agit pas ici d'idéaliser naïvement le passé, mais de reconnaître que certaines structures de solidarité, de respect, de délibération et de dignité sont menacées lorsque les médiations communautaires qui les portaient cessent d'être investies.

La portée philosophique du titre apparaît alors avec davantage d'évidence. Le chemin est une figure de l'orientation. Or, s'orienter ne consiste pas seulement à aller d'un point à l'autre ; c'est savoir d'où l'on part, vers quoi l'on va et selon quelles normes on juge qu'un parcours demeure habitable. Le titre d'Aït Menguellet condense précisément cette crise d'orientation. La modernité, l'exode, l'urbanisation, la fragmentation des sociabilités et l'hégémonie de modèles exogènes ne sont pas seulement des phénomènes historiques extérieurs ; ils reconfigurent en profondeur la question du « comment vivre ». Le chemin oublié est donc aussi la métaphore d'une désorientation collective.

À cet égard, le titre ne se contente pas de déplorer une perte ; il formule une interpellation. L'apostrophe *Ay* joue ici un rôle décisif. Elle fait du titre une adresse, donc un acte. En nommant le chemin oublié, le texte ne fait pas que représenter l'oubli ; il le conteste d'emblée. L'énonciation ouvre un espace de réveil. Dire le chemin oublié, c'est l'arracher partiellement à l'oubli. C'est rappeler qu'une communauté n'est pas condamnée à choisir entre l'amnésie et la muséification. Elle peut réinventer son rapport à l'héritage en le réinterprétant plutôt qu'en l'abandonnant ou en le figeant.

C'est en ce sens que la notion de chemin implique une exigence éthique de fidélité critique. Être fidèle au chemin ne signifie pas répéter mécaniquement les formes anciennes ; cela consiste à discerner ce qui, dans l'héritage, demeure capable d'orienter le présent. Une telle fidélité suppose un travail de tri, de réactivation, de traduction et de transmission. Elle n'oppose pas abstraitement tradition et modernité ; elle cherche les conditions d'un passage juste entre elles. Le titre d'Aït Menguellet se révèle alors d'une grande force philosophique : il ne sacralise pas seulement le passé, il oblige à penser le devenir d'un héritage lorsqu'il cesse d'être spontanément praticable.

Cette perspective éthique peut encore être étendue sur le plan politique. Un chemin oublié est aussi le symptôme d'un espace commun qui ne parvient plus à se donner ses propres médiations. Lorsque les parcours partagés se dissolvent, lorsque les lieux de délibération perdent leur centralité, lorsque les formes ordinaires de solidarité se défont, la communauté devient plus vulnérable aux logiques de fragmentation, d'isolement et de concurrence. Le titre d'Aït Menguellet ne formule pas directement un programme politique, mais il rend sensible le coût humain d'une telle désagrégation. Il rappelle que l'ordre du commun ne

tient pas seulement à des institutions visibles ; il repose aussi sur des chemins, au sens matériel et symbolique, qui permettent aux sujets de se rencontrer, de se reconnaître et de répondre les uns des autres.

L'implication philosophique ultime est peut-être la suivante : il n'y a pas d'identité sans trajet. Une communauté ne se définit pas seulement par ce qu'elle est, mais par les voies qu'elle a tracées, transmises, abandonnées ou reprises. Le chemin oublié met au jour la dimension processuelle de l'être-ensemble. Il rappelle que les appartenances les plus solides ne se réduisent pas à des essences ; elles se composent de passages, d'usages, de rythmes et de fidélités pratiques. Oublier le chemin, c'est donc risquer d'oublier la manière même dont un monde s'est historiquement configuré.

## **2.5. Portée socio-historique et poétique : le chemin comme mémoire du monde kabyle**

Dans le contexte socio-historique de la Kabylie de la fin du XXe siècle, le titre acquiert une densité particulière. Les transformations conjointes de l'exode rural, de l'émigration, de l'urbanisation, de la salarisation, de la médiatisation et de l'individualisation des trajectoires ont profondément reconfiguré les formes anciennes de socialité. Le village ne disparaît pas comme référent affectif, mais il cesse souvent d'être le centre effectif de l'expérience quotidienne. Or, ce déplacement n'affecte pas seulement les économies matérielles ; il touche aussi les régimes d'appartenance, les circuits de transmission et la lisibilité symbolique des lieux. Le chemin oublié devient, dans cette perspective, l'emblème d'un monde dont les articulations ordinaires se relâchent.

Les analyses de Bourdieu sur la société kabyle demeurent ici éclairantes. Ce qu'elles montrent, au-delà des déterminations économiques, c'est que les formes sociales les plus durables reposent sur des dispositions incorporées, des habitudes, des gestes, des rythmes et des évidences pratiques. Le chemin, en tant qu'espace de répétition, participe précisément à cette incorporation. On ne l'apprend pas seulement comme un tracé ; on l'habite, on le pratique, on le transmet par l'usage. Lorsqu'il cesse d'être parcouru, ce n'est pas seulement une route qui s'efface ; c'est une disposition au monde qui se défait.

Les analyses de Nora sur les lieux de mémoire aident à comprendre pourquoi le chemin peut devenir un foyer symbolique majeur. Lorsque les milieux vivants de la mémoire se fragilisent, certains lieux condensent ce qui subsiste du monde ancien. Le chemin oublié appartient à cette catégorie : il est à la fois trace matérielle et cristallisation imaginaire. Il permet à la mémoire de s'attacher à quelque chose de visible, même si ce visible est déjà mangé par l'herbe, l'abandon ou la reconfiguration des pratiques. Ainsi, le titre d'Aït Menguellet n'énonce pas seulement une absence ; il désigne un support concret sur lequel la mémoire peut encore s'exercer.

Cette matérialité n'est pas secondaire. Une mémoire purement abstraite s'expose à la dissolution ou à la rhétorique vide. À l'inverse, lorsque la mémoire peut encore se fixer sur un lieu, un parcours, une place, une source, une assemblée, elle demeure susceptible de se transmettre par le récit, le chant et la fréquentation symbolique. Le chemin oublié appartient donc à cette économie de l'incarnation : il rend sensible la relation entre mémoire et espace, entre histoire et territoire, entre traces visibles et significations partagées.

Cette portée socio-historique se prolonge par une poétique du paysage. En Kabylie, la montagne, les vallées, les pentes, les sentiers, les seuils et les places ne constituent pas un simple décor. Ils façonnent des expériences du temps, de l'effort, de la proximité, de la distance, de l'isolement et du voisinage. Le chemin montagnard, avec ses détours, ses montées, ses bifurcations et ses dénivelés, donne à sentir une vérité anthropologique : habiter un monde, c'est toujours apprendre à s'y orienter corporellement et symboliquement. De ce point de vue, la métaphore du chemin n'est pas plaquée de l'extérieur ; elle émerge d'une expérience concrète du territoire.

Bachelard nous a appris que certains lieux deviennent des « puissances de rêverie ». Le chemin, dans le titre d'Aït Menguellet, relève précisément de cette puissance. Il n'est pas seulement utilitaire ; il est imaginaire, affectif, narratif. Il porte des souvenirs, des scènes, des voix, des présences, des absences. Il relie les maisons, mais aussi les générations. Il conduit aux lieux du travail, mais aussi aux lieux de la parole, du chant, du deuil et de la fête. Son oubli n'est donc pas réductible à une simple modernisation des infrastructures. Ce qui est en jeu, c'est la perte d'un rapport incarné au territoire et, avec lui, d'un certain régime de sens.

On peut aller encore plus loin : le chemin dessine une syntaxe spatiale. Il articule des séquences, des transitions, des arrêts, des passages obligés et des points de bifurcation. En ce sens, il ne se contente pas de relier des lieux ; il organise des récits possibles. Il y a des chemins d'enfance, des chemins de labeur, des chemins du retour, des chemins du deuil et des chemins de l'exil. Lorsqu'un titre fait surgir le motif du chemin, il convoque virtuellement toute cette narrativité diffuse. Le titre *Ay abrid ttun medden* bénéficie précisément de cette réserve narrative : il laisse entendre, derrière la seule mention du chemin oublié, tout un monde d'histoires interrompues ou menacées d'effacement.

La poétique du titre tient également à la tension entre sa sobriété formelle et son pouvoir d'évocation. Il suffit de quelques mots pour faire surgir un paysage entier, mais un paysage habité par la crise. Le chemin oublié n'est ni une idylle pastorale ni une pure abstraction métaphysique. Il appartient à une mémoire blessée. Il rappelle que les sociétés ne perdent pas seulement des objets ou des techniques ; elles peuvent perdre des façons d'arpenter le monde, de reconnaître leurs lieux et d'inscrire leur histoire dans des parcours partagés. En cela, le titre

touche à une vérité plus large que le seul cas kabyle : toute modernité produit, à côté de ses gains, des zones d'effacement où s'abîment des médiations essentielles.

Il faut enfin insister sur la dimension proprement poétique de l'interpellation adressée au chemin. Parler au chemin, c'est parler à ce qui ne parle pas et pourtant témoigne. Cette prosopopée implicite confère au titre une force émotionnelle singulière. Le chemin devient quasi-sujet, non parce qu'il serait humanisé de manière naïve, mais parce qu'il concentre les traces du vécu collectif. L'adresse poétique transforme alors le lieu en interlocuteur et l'espace en mémoire. D'où l'intensité du titre : il ne se contente pas de montrer un monde qui se défait ; il fait entendre la voix qui refuse que cette défaite demeure muette.

Sous cet angle, la poétique du chemin rejoint une politique de la sensibilité. Faire sentir la perte d'un chemin, c'est faire sentir la perte d'un monde de gestes, de rythmes et de présences. La chanson ne se contente pas d'énoncer des idées ; elle réactive des affects : la nostalgie, certes, mais aussi la vigilance, la pudeur, la douleur de voir se défaire ce qui donnait forme à l'existence partagée. Cette charge affective n'est pas ornementale ; elle participe de la vérité même du titre. Une communauté ne prend pas conscience de ses pertes uniquement par des concepts ; elle les éprouve aussi par des images, par la voix et par des intensités sensibles.

On peut enfin considérer que le chemin oublié désigne autant une tâche qu'une trace. Il signale ce qui s'est défait, mais il indique aussi ce qu'il faudrait rouvrir : non pas le passé lui-même, qui ne revient pas, mais les conditions d'une transmission réinterprétée. Le chemin vaut alors comme catégorie critique : il permet d'évaluer les effets de la modernisation lorsqu'elle rompt plus qu'elle ne transforme, lorsqu'elle désaffilie plus qu'elle n'émancipe. En ce sens, le titre d'Aït Menguellet participe d'une pensée de vigilance culturelle. Il rappelle que le progrès matériel, s'il n'est pas accompagné d'un travail sur les médiations symboliques, peut produire des formes de désorientation, de solitude et d'appauvrissement du commun.

Cette vigilance n'implique pas un refus global de la modernité. Elle implique, au contraire, une interrogation sur ses conditions de justice. Une modernisation juste n'est pas celle qui efface les chemins antérieurs ; c'est celle qui sait les relire, les transformer, les intégrer dans de nouvelles configurations de vie sans les frapper d'inanité. En ce sens, *Ay abrid ttun medden* ne se contente pas d'opposer hier et aujourd'hui ; il met en crise toute conception simpliste du progrès. Il invite à penser la continuité dans la transformation, la mémoire dans le changement, l'orientation dans le mouvement même de l'histoire.

## Conclusion

L'analyse menée montre que le titre *Ay abrid ttun medden* présente une épaisseur sémiotique et symbolique remarquable. Loin de se limiter à la désignation

d'un sentier ou d'une voie matérielle, il concentre une réflexion sur la mémoire, la communauté, l'orientation et la responsabilité. L'apostrophe initiale transforme le chemin en destinataire d'une parole endeuillée et vigilante; le mot *abrid* condense l'espace, la norme et l'itinéraire existentiel; le segment *ttun medden* déplace l'ensemble vers la scène collective de l'oubli. Il en résulte un titre d'une grande densité, capable d'ouvrir, à lui seul, un vaste champ interprétatif.

Le recours ponctuel au titre : *Les chemins qui montent* de Feraoun a permis de faire ressortir, par contraste, la singularité du titre d'Aït Menguellet. Chez Feraoun, le chemin demeure attaché à une dynamique d'ascension difficile. Chez Aït Menguellet, il devient le nom d'une perte de lisibilité du monde, d'une rupture entre la communauté et ses propres voies de transmission. Cette différence donne toute sa portée à l'étude centrée ici sur Aït Menguellet : le chemin n'y est pas seulement l'image d'un trajet ardu, mais la figure d'un patrimoine symbolique menacé d'effacement.

L'un des résultats majeurs de cette relecture est d'avoir mis au jour les implications éthiques et philosophiques de la notion de chemin. Le chemin est ce qui oriente, relie, règle silencieusement les pratiques et rend habitable l'espace commun. Son oubli correspond à une désorientation collective : on continue parfois d'avancer, mais sans toujours savoir selon quelles médiations, quelles valeurs et quels héritages. En nommant le chemin oublié, le titre ne se contente pourtant pas de constater cette crise; il y résiste déjà. L'énonciation fait œuvre de remémoration. Elle rappelle qu'un héritage n'est vivant qu'à condition d'être réinterprété et transmis.

Ainsi compris, *Ay abrid ttun medden* n'est pas seulement un titre mélancolique. Il est aussi un titre critique et programmatique. Il invite à penser ce qu'une communauté peut sauver d'elle-même lorsque ses chemins matériels et symboliques s'effacent. Il appelle, non au retour impossible d'un passé intact, mais à la réactivation réfléchie d'une mémoire capable d'orienter le présent. C'est précisément dans cette tension entre perte et reprise, entre lamentation et vigilance, entre trace et réinterprétation, que réside la puissance littéraire et intellectuelle de ce titre.

À ce titre, la notion de chemin dépasse largement le cadre d'une lecture localiste. Elle offre un opérateur de pensée pour interroger les sociétés contemporaines confrontées à l'érosion de leurs médiations symboliques. Chaque fois qu'un monde perd les voies par lesquelles il transmettait ses valeurs, ses pratiques et ses formes de reconnaissance, la question du chemin oublié se pose. Le mérite du titre d'Aït Menguellet réside dans sa formulation à la fois simple, mémorable et profondément polysémique. Là réside sans doute sa force durable : il nomme une perte singulière, mais il rend pensable une condition historique plus générale.

Ce déplacement du regard ouvre enfin une perspective herméneutique plus large. Le chemin oublié n'est pas seulement l'objet d'une plainte, ni même seulement l'indice d'une crise culturelle; il devient un principe de lecture des rapports

entre le lieu, le mémoire et l'action. Il permet de penser ensemble la matérialité des espaces, la vulnérabilité des traditions vécues et la nécessité d'une transmission active. De ce point de vue, la force du titre de Lounis Aït Menguellet tient aussi à son universalité discrète : enraciné dans l'expérience kabyle, il formule pourtant une question que connaissent toutes les sociétés confrontées à la rupture de leurs continuités symboliques — comment continuer d'habiter le monde lorsque les voies qui guidaient les existences cessent d'aller de soi ?

## Bibliographie

- Amrouche, J. (1939). *Chants berbères de Kabylie*. Monomotapa.
- Bachelard, G. (1957). *La poétique de l'espace*. Presses universitaires de France.
- Bourdieu, P. (1972). *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*. Seuil.
- Déjeux, J. (1984). *La littérature algérienne de langue française depuis 1970*. Éditeur non identifié.
- Eco, U. (1985). *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs* (trad. M. Bouzaher). Grasset. (Œuvre originale publiée en 1979)
- Feraoun, M. (1957). *Les chemins qui montent*. Seuil.
- Genette, G. (1987). *Seuils*. Seuil.
- Halbwachs, M. (1950). *La mémoire collective*. Presses universitaires de France.
- Hoek, L. H. (1981). *La marque du titre : dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle*. Mouton.
- Kristeva, J. (1969). *Séméiotikè : recherches pour une sémanalyse*. Seuil.
- Lakoff, G., & Johnson, M. (1980). *Metaphors we live by*. University of Chicago Press.
- Nora, P. (Dir.). (1997). *Les lieux de mémoire* (vols. 1-3). Gallimard. (Travaux originellement publiés à partir de 1984)
- Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Seuil.
- Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Seuil.
- Ricœur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Seuil.
- Roy, M. (2008). Du titre littéraire et de ses effets de lecture. *Protée*, 36(3), 47-56.  
<https://doi.org/10.7202/019633ar>